



HAL
open science

Le Mont analogue de René Daumal. Un récit d'exploration spirituelle

Lydie Parisse

► **To cite this version:**

Lydie Parisse. Le Mont analogue de René Daumal. Un récit d'exploration spirituelle. Pérégrinations vers le divin, A. Kricka, N. Solonko, Jun 2019, Szczecin, Pologne. pp.86-95. <hal-04758196>

HAL Id: hal-04758196

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-04758196v1>

Submitted on 29 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Le Mont Analogue de René Daumal, un récit d'exploration spirituelle.

Le Mont Analogue, récit du poète René Daumal, commencé en juillet 1939, au moment où l'auteur se sait condamné par la tuberculose (dont il périra en 1944), et publié de manière posthume en 1952, peut être considéré comme un récit de voyage spirituel. Il présente une expédition collective, menée par un vieil alpiniste du nom de Sogol (Logos), à la recherche d'une montagne invisible, qui serait le *numus mundum* et dont il appartiendrait aux explorateurs de déchiffrer la topographie comme autant de signes mystérieux et oubliés. Tout comme « la Rose-amère¹ » est une fleur qui se laisse approcher mais jamais saisir, le Mont Analogue est une figure de l'absolu ineffable. Il évoque une migration vers un lieu qui ne peut être situé, un lieu intérieur. La figure de la montagne, en initiant un cheminement dans l'espace et le temps, dessine un trajet initiatique vers une aptitude au détachement et une équanimité contenue dans l'adjectif « analogue ». Si au départ, Sogol, pour lequel « La Porte de l'invisible doit être visible² », relève de la catégorie des rationalistes supérieurs³, il va évoluer au gré des satisfactions spirituelles qu'il rencontrera et apprendra à dépasser, sa quête devenant une recherche éperdue de la langue des origines.

Après avoir esquissé le contexte littéraire et exposé le projet de l'auteur et les étapes de cette pérégrination vers le Mont Analogue, nous terminerons par quelques hypothèses sur la structure (spirituelle, philosophique) de ce parcours.

I. PRESENTATION DU PROJET.

Contexte littéraire.

Le Grand Jeu (1928-1932) est le nom d'une revue et d'un mouvement d'avant-garde fondé en marge du mouvement surréaliste par René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte. Il est issu du groupe simpliste et de l'esprit pataphysicien d'un petit groupe de « potaches » du lycée de Reims. Entre 1928 et 1932, ils publieront quatre numéros, auxquels participeront aussi des écrivains liés au mouvement surréaliste. Le groupe prône la révolte permanente, l'abolition de l'art pour l'art, et la remise en cause des fondements de la culture occidentale. Aussi leur virulence critique est-elle surtout orientée vers la remise en cause des modes de représentation du réel, au service d'une métaphysique expérimentale. Car au bout du compte, ce que montrent les tentatives extrêmes des parcours de vie de René Daumal, de Roger Gilbert-Lecomte, de René Crevel, c'est une volonté éperdue d'ouvrir d'autres voies à la littérature, en l'orientant vers la quête de l'être et de l'intime, en lien avec une entité qui les dépasse⁴. À ce titre, ces

¹ René Daumal, *Le Mont Analogue*, préface, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1981, p. 101. « Quelques personnes ont aperçu la Rose-Amère : cela ressemble, à ce qu'elles racontent, à une sorte de gros lichen multicolore, ou à un essaim de papillons. Mais personne ne l'a pu prendre, car le moindre frémissement de peur auprès d'elle l'effarouche, et elle rentre dans le rocher. Or, si même on la désire, on a toujours un peu peur de la posséder, et aussitôt elle disparaît ».

² *Ibid.*, p. 19.

³ Au lieu d'utiliser la Raison comme un « mécanisme imaginaire sur lequel on se décharge de la responsabilité de penser » (c'est la définition du mot « Raison » dans la Grande Beuverie, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1966, p. 86), Sogol rejette tout dogme, au nom d'une attitude critique, quasiment scientifique, envers les phénomènes invisibles qu'il étudie.

⁴ Le groupe ne se conçoit pas comme une école ou un courant littéraire, mais comme « une communauté en quelque sorte initiatique », sans gourou, dans laquelle chacun est appelé à « renforcer l'unité spirituelle du groupe », affirme René Daumal dans *La Grande Beuverie*, op. cit., p. 76.

auteurs sont poètes mais aussi penseurs, car la littérature ne peut pour eux se limiter à la création de formes esthétiques, elle doit être avant tout une pensée en recherche, un outil de changement, une parole de dissidence. La littérature est mise au service, non de la création d'un imaginaire, mais de l'élucidation du réel lui-même.

C'est au nom de « la pensée mystique⁵ » que Daumal, en 1930, dans la célèbre « Lettre à André Breton », se livre à une réfutation des arguments du surréalisme, bien qu'il reconnaisse le même but aux deux mouvements. En effet, le fameux point de rencontre des contraires qui définit le but de la recherche surréaliste comme de la quête mystique, ramène à la fameuse *coincidentia oppositorum* présente dans la pensée du Pseudo-Denys, de Héraclite puis de Nicolas de Cues : le point de coïncidence mystérieuse des opposés, permis par le dépassement de la pensée dualiste, et qui n'est autre qu'une figure de « l'identité sans nom » ou de l'Absolu : « Nous sommes des chercheurs voués pour toute une vie à cette identité sans nom⁶ », écrit Daumal. C'est ce projet qu'illustre *le Mont Analogue*, second volet d'une quête dont *La Grande Beuverie*⁷ constituait le négatif : *La Grande Beuverie* se livre en effet à une réfutation du monde d'en bas, tandis que *Le Mont Analogue* propose un accès au monde d'en haut - mais par le bas.

Le projet allégorique.

Le Mont Analogue a pour sous-titre : « Roman d'aventures alpines, non euclidiennes et symboliquement authentiques », et raconte les préparatifs et le début de réalisation d'une expédition montagnarde. Ce roman inclassable mêle des matériaux très hétérogènes tels que des anecdotes, des chansons à boire, des contes, des dissertations philosophiques, des digressions sur le matériel d'alpinisme, sur la faune et la flore, et des définitions, dont par exemple celle de l'alpinisme : « Définitions. L'alpinisme est l'art de parcourir les montagnes en affrontant les plus grands dangers avec la plus grande prudence⁸ ».

Sur le mode d'un conte philosophique, l'auteur décrit son projet, avec l'humour qui le caractérise.

À l'origine des événements, il y eut une rencontre⁹, et toute rencontre est un commencement relatif [...]. Voici comment naquit le projet d'une expédition au Mont Analogue. Maintenant que j'ai commencé, il faudra bien que je raconte la suite : comment il fut prouvé qu'un continent jusqu'alors inconnu, portant des montagnes beaucoup plus hautes que l'Himalaya, existait sur notre Terre : comment on ne l'avait pas remarqué jusqu'alors : comment nous y abordâmes ; quels êtres nous y avons rencontrés ; comment une autre expédition, poursuivant d'autres buts, faillit périr de la façon la plus effroyable ; comment peu à peu nous avons commencé à prendre racines ; comment, pourtant, le voyage est à peine commencé...

Très haut et très loin dans le ciel, par-dessus et par-delà les cercles successifs des pics de plus en plus élevés, des neiges de plus en plus blanches, dans un éblouissement que l'œil ne peut supporter, invisible par excès de lumière, se dresse l'extrême pointe du Mont Analogue¹⁰.

⁵ R. Daumal, « Lettre ouverte à André Breton », *Le Grand Jeu*, n°3, 1930, Paris, Jean-Michel Place, p. 81. Daumal était grand lecteur des mystiques chrétiens, dont Thérèse d'Avila et Maître Eckhart.

⁶ R. Daumal, *Le Mont Analogue*, *op.cit.*, p. 82.

⁷ R. Daumal, *La Grande Beuverie*, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1966

⁸ R. Daumal, *Le Mont analogue*, *op.cit.*, p.161.

⁹ Il s'agit bien sûr, dans le récit, de la rencontre du narrateur et du Père Sogol, mais cette rencontre peut évoquer la rencontre, en 1928, de René Daumal et de Alexandre de Salzmann, élève de G. I. Gurdjieff.

¹⁰ *Ibid.*, p. 168-169.

Et le narrateur de poursuivre, en citant des paroles de chants des montagnards : « Là, au sommet plus aigu que la plus fine aiguille, seul se tient celui qui remplit tous les espaces [...]. Là, au centre de tout, est celui qui voit chaque chose accomplie en son commencement et sa fin¹¹ ».

Cette aventure collective, qui prend sa racine dans une pseudo-tradition orale ancestrale (celle des montagnards), s'inscrit également dans une recherche individuelle et incarnée : l'autobiographie spirituelle de l'auteur, qui prend une allure de récit testamentaire (puisqu'il se sait condamné) et nous projette à un seuil, celui de l'inconnu, celui de la mort prochaine.

Je ne parlerais pas de la montagne, mais par la montagne. Avec cette montagne comme langage, je parlerais d'une autre montagne, qui est la voie unissant la Terre au Ciel, et j'en parlerais non pas pour me résigner, mais pour m'exhorter. Et toute l'histoire – mon histoire jusqu'à ce jour, vêtue de mots de montagne – fut tracée devant moi. Toute mon histoire qu'il me faudra maintenant le temps de raconter, et il me faudra aussi le temps d'achever de vivre¹² ».

Par l'allégorie de la montagne qui est un lieu commun de la littérature spirituelle (qu'il s'agisse de l'Olympe ou du Golgotha, cités dans le texte¹³, ou de *L'Ascension du Mont Ventoux*, autre récit d'ascension spirituelle rédigé par Pétrarque, non cité par Daumal), le récit tente d'approcher le mystère de manière biaisée, en jouant sur la coïncidence des contraires : il s'agit de parler de la vie intérieure en racontant une expédition collective. Tout est allégorique dans le récit. Si l'alpiniste est la formation de base des participants, c'est que, pour ces arpenteurs des cimes, le « rappel » à soi est l'une des formes de l'éveil, à savoir une conscience mise en acte, plus qu'une succession d'états. D'ailleurs, aucun d'eux n'aura l'occasion d'utiliser cordes et piolets, si ce n'est pour gravir la façade de l'immeuble du Père Sogol au 37, Passage des Patriarches à Paris. Leur voyage demeurera strictement horizontal. « Ne pouvant courir les montagnes, je les chanterais d'en bas¹⁴ », explique Daumal.

L'auteur entend par là donner une image dynamique de la vie intérieure, comme un cheminement vers un seuil, discipliné par un travail, sans soumission à un dogme préalable : un parcours qui pose des questions et trouve, parfois, des réponses. Dans ses notes, il convoque toutes sortes de voix indirectes pour parler de cette pérégrination vers le centre, précisant que la montagne du Mont Analogue sert davantage « de décor que de symbole¹⁵ », et que le lieu véritable de l'histoire est « à la jonction de notre humanité et d'une civilisation supérieure, là où s'opère la perpétuation d'une vérité instituée¹⁶ ».

Le projet devait comprendre sept chapitres - il n'a eu le temps d'en écrire que cinq, le cinquième étant demeuré inachevé. Le récit est pris en charge par un narrateur féru d'études en symbolique, sous forme d'un récit de voyage écrit à partir des notes du groupe, et sans aucune prétention personnelle ou littéraire, bien qu'il soit, « de [son] métier, littérateur¹⁷ », et que la littérature ne soit « qu'un pis-aller¹⁸ », avec « l'odeur des paroles que l'on aligne pour se dispenser d'agir, ou pour se consoler de ne pas pouvoir¹⁹ ».

Le groupe est constitué au départ de douze personnes, dont quatre se désistent à la fin du premier chapitre. L'expédition du narrateur comprend donc huit participants dont son épouse et le Père Sogol, chef de cordée. Daumal en rédige le synopsis :

¹¹ *Ibid.*, p.169.

¹² *Ibid.*, p. 174. René Daumal, *Le Mont Analogue*, préface, Paris, Gallimard, « L'Imaginaire », 1981, p.174.

¹³ *Ibid.*, p.171.

¹⁴ *Ibid.*, p.173.

¹⁵ *Ibid.*, p.171.

¹⁶ *Ibid.*, p.171.

¹⁷ *Ibid.*, p.173.

¹⁸ *Ibid.*, p.173.

¹⁹ *Ibid.*, p.173.

Avec un groupe de camarades, je partais à la recherche de la Montagne qui est la voie unissant la Terre au Ciel ; qui doit exister quelque part sur notre planète, et qui doit être le séjour d'une humanité supérieure : cela fut prouvé rationnellement par celui que nous appelions le Père Sogol, notre aîné dans les choses de la montagne, qui fut le chef de l'expédition.

Et voici que nous avons abordé au continent inconnu, noyau de substances supérieures implanté dans la croûte terrestre, protégé des regards de la curiosité et de la convoitise par la courbure de son espace – comme une goutte de mercure, par sa tension superficielle, presque impénétrable au doigt qui cherche à en toucher le centre. Par nos calculs – ne pensant à rien d'autre –, par nos désirs – laissant tout autre espoir²⁰ –, par nos efforts – renonçant à toute aise –, nous avons forcé l'entrée de ce nouveau monde. Ainsi nous semblait-il. Mais nous sûmes plus tard que, si nous avions pu aborder au pied du Mont Analogue, c'est que pour nous les portes invisibles de cette invisible contrée avaient été ouvertes par ceux qui en ont la garde. [...] Ils nous avaient ouvert la porte, ceux qui nous voient alors même que nous ne pouvons nous voir²¹ ».

Les étapes de l'expédition au Mont Analogue.

La présentation du récit privilégie un aspect didactique. Pour faciliter la compréhension du lecteur, des dessins présentent le tracé de l'expédition, ainsi que les portraits de participants, et chaque chapitre est précédé d'un synopsis, à la manière des contes philosophiques.

Le premier chapitre (« Le chapitre de la rencontre » pages 1 à 45) est le compte-rendu de la première rencontre entre le Père Sogol et le narrateur. « Le commencement de tout ce que je vais raconter, ce fut une écriture inconnue sur une enveloppe²² », tel est l'incipit du récit. Cette lettre reçue par le narrateur provient d'un certain Père Sogol, inventeur et érudit, et « professeur d'alpinisme²³ », qui réagit à un article publié par le narrateur, mentionnant l'existence d'un certain Mont Analogue. Passionné de symbolique, le narrateur avoue en effet avoir publié « une étude assez rapide sur la signification symbolique de la montagne dans les anciennes mythologies²⁴ ». Et de préciser : « Les différentes branches de la symbolique formaient depuis longtemps mon étude favorite – je croyais naïvement y comprendre quelque chose – et par ailleurs, j'aimais la montagne en alpiniste, passionnément²⁵ ».

Dans la tradition religieuse, avais-je écrit en substance, la Montagne est le lien entre la Terre et le Ciel. Son sommet unique touche au monde de l'éternité, et sa base se ramifie en contreforts multiples dans le monde des mortels. Elle est la voie par laquelle l'homme peut s'élever à la divinité, et la divinité se révéler à l'homme. Les patriarches et prophètes de l'Ancien Testament voient le Seigneur face à face sur les lieux élevés. C'est le Sinaï et le Nébo de Moïse, et ce sont, dans le Nouveau Testament, le Mont des Oliviers et le Golgotha²⁶.

Le narrateur évoque aussi les pyramides égyptiennes, avant d'en venir à la tradition spirituelle qui l'occupe : « Dans l'Inde, l'Himalaya est le séjour de Çiva, de son épouse 'la Fille de la Montagne', et des 'Mères' des mondes – de même qu'en Grèce le roi des dieux tenait sa cour sur l'Olympe²⁷. ». Et il rappelle les récits d'entreprises humaines qui, de l'Olympe à la Tour de Babel, ont tenté d'escalader le Ciel à la recherche du « royaume de l'Unique Impersonnel²⁸ ». Plaçant sa réflexion à l'échelle humaine, il affirme avoir conclu l'article sur le fait que, si le Mont Analogue était inaccessible « par les moyens humains ordinaires²⁹ », en revanche il fallait

²⁰ On pense ici au frontispice de *L'Enfer* de Dante.

²¹ *Ibid.*, p.175-176.

²² *Ibid.*, p.13.

²³ *Ibid.*, p. 22.

²⁴ *Ibid.*, p.15.

²⁵ *Ibid.*, p.15.

²⁶ *Ibid.*, p.15.

²⁷ *Ibid.*, p.16.

²⁸ *Ibid.*, p.17.

²⁹ *Ibid.*, p.17.

« que son sommet soit inaccessible, mais sa base accessible aux êtres humains tels que la nature les a faits³⁰ ». Sa dernière hypothèse était la suivante : « Elle doit être unique et elle doit exister géographiquement. La porte de l'invisible doit être visible³¹ ». Il n'en faut pas plus au Père Sogol, dont le nom et le titre en font un homme de la lettre, pour convoquer chez lui le narrateur ! Dès le départ de leur aventure, métaphysique, physique et pataphysique sont constamment associées, Sogol étant spécialiste des calculs improbables, cherchant sans cesse à mesurer ce qui n'a pas de mesure, par exemple, à propos du « triangle équilatéral, symbole de la Trinité³² », ou du « pouvoir de la pensée en valeur absolue³³ ».

Le second chapitre (« Le chapitre des suppositions », p. 47-78) réunit le dimanche suivant douze participants potentiels et pose, en deux pages, les questions de l'organisation matérielle du périple, un « projet extravagant³⁴ » qui commencera par une traversée des mers. « Comment ce territoire a-t-il échappé jusqu'ici aux investigations des voyageurs ? Comment y pénétrer ? Et où se trouve-t-il ?³⁵ », telles sont les questions abordées. Sogol tente de situer géographiquement le Mont Analogue et établit des plans de manière à pouvoir permettre à leur embarcation de pénétrer la courbure de l'espace qui entoure cette montagne, vers l'île qui en constitue la base. Pour ce faire, il préconise un parcours inverse à celui des civilisations, un retour aux sources : « Les civilisations, dans leur mouvement naturel de dégénérescence, se meuvent de l'est à l'ouest. Pour revenir aux sources, on devait aller en sens inverse³⁶ », résume le narrateur. Quatre membres quittent le groupe.

Le troisième chapitre (« Le chapitre de la traversée », p.79-105) mentionne que « le dix octobre suivant³⁷ », les huit participants de l'expédition embarquent pour plusieurs années (deux ans estimés) à bord de l'*Impossible*, un yacht dont Arthur Beaver, médecin et naturaliste qui participe à l'expédition, est propriétaire. « Partis de la Rochelle, nous fîmes escale aux Açores, à la Guadeloupe, à Colon et, le canal de Panama franchi, nous pénétrions dans le Pacifique sud au cours de la première semaine de novembre³⁸. »

Au quatrième chapitre (« Le chapitre où l'on arrive, et où le problème de la monnaie se pose en termes précis », p. 107-136), le groupe s'installe à Port-des-Singes, une île où ils ont accosté après que leur yacht *L'Impossible* aie dû plonger dans un tourbillon énorme, suivant « une pente ascendante jusqu'au centre de l'abîme³⁹ » pour se retrouver dans « une vaste et calme baie⁴⁰ », où des Européens les ont accueillis, dans un décor mêlant toutes les cultures et toutes les époques : « dans les baies du rivage, des navires de tous temps et de tous pays s'alignaient en files serrées⁴¹ ». L'unité de valeur est le *peradam* dont on peut peut-être comprendre le sens comme « père du diamant⁴² » que personne ne peut se procurer sans avoir atteint un certain degré inconnu vers la perfection spirituelle. Dans ce chapitre, on apprend que les guides de haute montagne ont le pouvoir et que des espèces inconnues aux noms inconnus peuplent la faune et la flore. Après que les membres du groupe aient visité, peint et observé

³⁰ *Ibid.*, p.18.

³¹ *Ibid.*, p.19.

³² *Ibid.*, p 17.

³³ *Ibid.*, p.88.

³⁴ *Ibid.*, p. 45.

³⁵ *Ibid.*, p. 57.

³⁶ *Ibid.*, p. 94.

³⁷ *Ibid.*, p. 83.

³⁸ *Ibid.*, p. 93.

³⁹ *Ibid.*, p. 110

⁴⁰ *Ibid.*, p. 110.

⁴¹ *Ibid.*, p. 114.

⁴² *Ibid.*, p. 114.

l'île, il leur apparaît qu'ils ont oublié l'objet de leur quête : c'est le moment du rappel à soi. « D'abandon en abandon⁴³ » (130), ils doivent renoncer à des possessions (matérielles, intellectuelles, spirituelles) pour pouvoir continuer. Ils commencent à se dépouiller de leurs vieux personnages, naissent à une identité nouvelle en s'appelant mutuellement par leurs prénoms. Le Père Sogol renonce à sa fonction de chef, retrouve son âme d'enfant et trouve un *peradam*.

Dans le cinquième chapitre, sans titre et inachevé (p.139-153), la caravane reprend son chemin dans la nuit précédant l'aube, assistée de dix ânes, de trois meneurs et de quinze porteurs. Au rythme de la marche, ils scandent des chansons de route. Bernard, le chef des porteurs, les conduit vers « l'amorce du sentier de la Base⁴⁴ », où ils arrivent peu après. Bernard leur raconte l'histoire du rat qu'il avait tué pour se nourrir en route alors qu'il cherchait à « sortir des enchaînements des régions inférieures⁴⁵ », rompant sans le savoir la chaîne alimentaire et provoquant un cataclysme écologique. Le récit s'arrête au bout de quinze pages.

II. TROIS NOTIONS POUR COMPRENDRE CETTE ODYSSEE SPIRITUELLE.

Le *Mont analogue* s'apparente aux récits de voyage et aux récits des mystiques. La figure de la montagne, en semblant inscrire un parcours dans l'espace et le temps, dit une dimension qui échappe à ces catégories, et évoque la trajectoire d'une ascèse, à travers le détachement des biens matériels, puis intellectuels, enfin spirituels.

La pratique de l'abandon.

Apprendre à désapprendre, tel est la première étape du défi, avant de pouvoir ensuite rassembler, aller à l'essentiel. « *Désapprendre à rêvasser, apprendre à penser, désapprendre à philosopher, apprendre à dire, cela ne se fait pas en un jour. Et pourtant, nous n'avons que peu de jours pour le faire* ». La montagne est bien le lieu d'une migration physique et psychique vers un centre qui représenterait le lieu d'une résiliation des vieilles habitudes de pensée. Quitter ses vieilles habitudes relève, dans un premier temps, d'un abandon passif, par lequel on se laisse aller par distraction, et dans un second temps d'un abandon actif, qui consiste à se dépouiller de tout ce qui n'est pas nécessaire à la quête. L'étape suprême étant la catastrophe d'identité. Ce parcours, *Le Mont Analogue* tente de l'illustrer.

Nous pensons ici à la démarche exigeante de Jean de la Croix, qui préconisait non seulement l'ascèse, mais le renoncement à soi, à ses sens, à son esprit, à travers la perte des repères mentaux que sont l'entendement, la mémoire et la volonté, jusqu'à entrer dans la nuit obscure, entendue comme une nouvelle forme de conscience.

Mais c'est surtout la pensée du Maître Eckhart du fameux sermon 52 qui affleure explicitement dans certains passages du *Mont Analogue*.

Chacun faisait son inventaire, et chacun de jour en jour se sentait plus pauvre, ne voyant rien autour de lui ou en lui qui lui appartînt réellement. Si bien qu'un soir, ce furent huit pauvres hommes ou femmes, démunis de tout, qui regardèrent le soleil descendre l'horizon⁴⁶.

L'intertextualité est en effet assez net en regard de ce passage du grand mystique flamand : « Nous disons donc que l'homme doit être si pauvre qu'il ne soit et qu'il n'ait aucun lieu où

⁴³ *Ibid.*, p. 130.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 144.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 149.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 103.

Dieu puisse opérer. [...] C'est pourquoi je prie Dieu qu'il me déprenne de Dieu⁴⁷ ». Chez Maître Eckhart, les notions de déconstruction (*Entbildung, Entwerfung*) et de détachement (*Gelassenheit, Abgeschiedenheit*) sont prééminentes, comme le signale Carlo Ossola, Professeur au Collège de France et magnifique humaniste :

Notre époque, fascinée par les mythes d'Ulysse, par les emblèmes de la sagesse active, a un peu oublié les vertus passives, la patience, le renoncement, le détachement, la pure perte de soi. Non pas la prise, mais la « déprise » [...], l'abandon, le détachement, l'*Abgeschiedenheit* silencieuse de Maître Eckhart, le fait de « se laisser aller, en soi, au repos de soi » (pourrions-nous traduire), de « faire le vide » et le silence à l'intérieur et à l'entour » : « pour ma part, je loue le détachement avant tout amour. Pour la raison tout d'abord que le meilleur qui est en l'amour est qu'il me contraint à aimer Dieu, alors que le détachement contraint Dieu à m'aimer⁴⁸.

L'abandon est l'un des mots imparfaits pour signifier un concept intraduisible en français, présent dans le terme allemand de *Gelassenheit*, utilisé par Maître Eckhart, et dans le mot d'*Abgeschiedenheit* (qui veut dire « séparation ») correspondant à la notion de « détachement ». Ces deux mots désignent des étapes de la recherche de la pauvreté spirituelle, qui consiste à se dépouiller de tout ce qui n'est pas essentiel pour s'ouvrir à l'opération de la grâce. Le mot de *Gelassenheit* est intraduisible en français, ne serait-ce qu'à travers la double valeur sémantique du verbe *lassen*, qui signifie tout à la fois laisser et faire, dans un sens factitif. Cette notion recoupe une attitude paradoxale à la fois active et passive, pour laquelle François Fénelon a forgé le néologisme de « passiveté⁴⁹ », Jeanne Guyon celui d' « involonté⁵⁰. Elle consiste à s'annuler soi-même dans l'acte de contemplation, dans une attitude non-dualiste qui abolit les frontières entre le sujet (qui perçoit) et l'objet (perçu), comme le rappellent les traducteurs de Maître Eckhart :

La *Gelassenheit*, c'est l'attitude de qui, sans rien ajouter aux choses, les "laisse être" selon leur vérité, dans le dynamisme de leur origine. C'est sans doute la forme dernière d'une liberté qui se refuse à toute manipulation ou recréation démiurgique⁵¹.

Le paradigme de *Gelassenheit* a fait l'objet d'un petit traité de Maître Eckhart intitulé *Du Détachement*, dans lequel il dit : « Si un cœur détaché se tient au plus élevé, il faut que ce soit sur le néant, car c'est là qu'est la réceptivité la plus grande⁵² ». La *Gelassenheit* met l'accent sur un point paradoxal de la vie psychique, où le négatif devient positif, et inversement. La traversée du négatif est marquée par des périodes de doute, d'obscurité, mais la 'positivité' qui en résulte n'a pas nécessairement un rapport avec le sens de récompense ou d'utilité, tel que l'entendent en général les religions, qui tiennent un propos positif sur le divin.

L'abandon apparaît comme une avancée, une percée dans un non-territoire, un territoire au négatif, ou un territoire de déprise, selon le vocable que les traducteurs de Maître Eckhart proposent en traduction de *Abgeschiedenheit*, qui veut dire « dépris⁵³ » au sens de «

⁴⁷ Maître Eckhart, *Dieu au-delà de Dieu. Sermons XXXI à LX*, trad.. G. Jarczyk et P.-J. Labarrière, Paris, Albin Michel, « Spiritualités vivantes », 1999, p. 159.

⁴⁸ Carlo Ossola, *En Pure perte. Le renoncement et le gratuit*, Rivages poche/ Petite bibliothèque, 2011, p. 7-8. La dernière phrase est directement empruntée à Maître Eckhart, *Du Détachement et autres textes*, Paris, Payot & Rivages, 1995, p.50.

⁴⁹ Terme présent dans la *Correspondance* de F. Fénelon. Cité par Jacques Le Brun, *Le pur amour de Platon à Lacan*, Paris, Seuil, 2002, p.184.

⁵⁰ Terme de Madame Guyon, cité par M. Masson, *Fénelon et Madame Guyon. Documents nouveaux et inédits*, Paris, Hachette, 1907, p.95.

⁵¹ Gwendoline Jarczyk et Pierre-Jean Labarrière, préface à Maître Eckhart, *Du Détachement et autres textes*, op.cit., p. 22, 23.

⁵² Maître Eckhart, *Du Détachement et autres textes*, op.cit. , p. 64.

⁵³ G. Jarczyk et P.-J. Labarrière, préface à Maître Eckhart, *Du Détachement*, op.cit., p. 12.

détaché », au sens où il s'agit d'abord de se « défaire » d'un attachement.

L'aptitude à la négation.

Lorsque Sogol affirme que nous nous croyons éternels parce que, prisonniers d'une pensée de type dualiste, nous nous sommes perdus dans une chaîne de propositions de causes et d'effets. Si l'on juxtapose cinq enchaînements de proposition, on oublie à la cinquième ce dont il était question au début, observe-t-il. « Voilà pourquoi nous prenons constamment l'accident pour la substance, l'effet pour la cause, le moyen pour la fin, notre bateau pour une habitation permanente, notre corps ou notre intellect pour nous-mêmes, et nous-mêmes pour une chose éternelle⁵⁴ » ;

C'est là une façon d'affirmer que le clivage artificiel entre moi et le monde, entre le macrocosme et le microcosme, entre le sujet et l'objet, ne sont qu'illusion. De même, pour celui qui tend vers la non-pensée – ou non-savoir, ou silence, ou vide –, il est impossible d'identifier le sujet à sa pensée : « Tout ce matériel était hors de nous ; nous ne pouvions nous confondre avec lui », réalisent les explorateurs du Mont analogue se dépouillant de leurs appuis conceptuels avant l'ascension. « Un individu, c'est l'illimité se pensant limité, donc privé de soi-même, torturé dans une forme particulière⁵⁵ », écrit Daumal dans *Le Contre-Ciel*. La quête spirituelle s'appuie sur une démarche critique qui vise à traquer sans cesse la pensée qui enferme, et à pratiquer le doute comme les scientifiques le pratiquent dans leur quête du savoir.

Dans *Le Mont Analogue*, divers états de conscience sont évoqués de manière métaphorique, et toujours sous la forme de négations. Aux débuts de l'expédition, le narrateur écrit : « Je fus envahi d'un sentiment tout nouveau, auquel je ne connaissais pas de nom, qui tenait du mystère et de l'espérance...⁵⁶ ». Il évoque une sensation de non-adhérence : « Je me retrouvai, avec une sensation d'étrangeté, de non-adhérence, glissant sur des peaux de bananes, renversant des tomates et bousculant des commères en sueur⁵⁷ ». Gravissant le Mont Analogue, les marcheurs rencontrent des instants épiphoniques :

Il est vrai que pour nous, c'était difficile de ne pas être distrait à chaque minute par l'écureuil bleu, l'hermine aux yeux rouges dressée comme une colonne au milieu d'une clairière d'émeraude éclaboussée d'oranges sanglantes, le troupeau de licornes, que nous avons prises d'abord pour des chamois, qui bondissait sur un contrefort dénudé de l'autre versant, ou le lézard volant qui se jetait, devant nous, d'un arbre à l'autre en claquant des dents⁵⁸.

Plus ils progressent, plus leur état méditatif va s'approfondissant, débouchant sur la non-pensée, favorisée par la chanson de route, exercice respiratoire qui rappelle l'hésychasme, et que le narrateur évoque avec humour : « Je suis, je chantais ma chanson de route. Nous avons l'air de plus en plus pensifs, mais en fait nous l'étions de moins en moins⁵⁹. ».

Ce qui se révèle dans l'évolution des personnages, c'est l'aptitude à la négation, entendue comme un choix conscient. La non-volonté, tout comme le non-savoir, deviennent des étapes de la conscience, et non seulement des évasions illuminatives éphémères.

La pratique de la négation, si elle applique les principes de la théologie négative à l'ascèse individuelle, est aussi assimilée à ce que Daumal nomme « l'évidence poétique⁶⁰ », car le poème est lieu de l'ascèse et manifestation de la conscience ; c'est pourquoi il est une

⁵⁴ *Ibid.*, p. 89.

⁵⁵ R. Daumal, *Le Contre-Ciel*, p. 31.

⁵⁶ R. Daumal, *Le Mont Analogue*, p. 38

⁵⁷ *Ibid.*, p. 43.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 141-42.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 141.

⁶⁰ R. Daumal, *Le Contre-Ciel*, *op.cit.*, p. 37.

« ascèse dialectique de l'image⁶¹ », qui nie les formes et les mots pour faire affleurer le visible dans l'invisible, et accéder à une intuition supérieure qui permette de comprendre la création du poème. Quête spirituelle et logique de l'acte créateur ne font qu'un. Nous trouvons ici un prolongement des thèses bergsoniennes. De même, créer n'est-ce pas aussi décréer, selon Simone Weil ? Si selon Daumal, le processus de création du poème, mais aussi de soi, a une relation avec la pensée de la voie négative, c'est aussi que selon lui, « l'idée-même de négation est pensée ».« L'idée-même de négation est pensée ; elle n'est pas 'je'. Une négation qui se nie s'affirme elle-même du même coup, négation n'est pas simple privation, mais ACTE positif⁶² », écrit-il. Alors que nous parlons souvent d' « états » méditatifs ou illuminatifs, Daumal parle d' « actes ». Rejoignant les intuitions du taoïsme⁶³, il écrit dans *Le Contre-Ciel*.

Absurde d'être inclus dans une infime des innombrables bulles — provoquées, évoquées, projetées — un NON se prononce JE
et JE regarde :
JE suis la cause de Tout ceci, si je suis NON,
JE suis le connaisseur de Tout ceci, si je suis NON,
JE suis l'amant de Tout ceci, si je suis NON.
Absurde d'être mais de n'être pas NON, absurde liberté, absurde vérité, absurde amour
l'étant — ne l'étant pas — je le deviens⁶⁴.

Pour Wei Wan Wei, en effet, il ne peut y avoir qu'une définition négative de la liberté, dans la mesure où la liberté ne consiste pas à acquérir, mais à démasquer l'erreur, et d'abord d'éliminer « la servitude imposée par la notion-je⁶⁵ ».

La pensée est inscrite dans le langage, dont le poète doit chercher à briser l'infirmité pour accéder, de manière fugace, à la vérité. C'est pourquoi *Le Mont analogue* décrit un pèlerinage aux sources non seulement du Réel, mais aussi du langage. Les personnages vivent dans le sentiment d'une inadéquation fondamentale du langage.

La mise en question du langage

En tant que poète, par ailleurs spécialiste de la pensée védique et du sanskrit, Daumal ne peut s'empêcher de lier la quête poétique à la quête d'une langue des origines, que seule la poésie peut effleurer par moments.

« C'est notre grande maladie de parler pour ne rien voir⁶⁶ », écrit Daumal. Comment dire l'essentiel ? Ce qui échappe au langage, à la parole ? Le vrai mystique est celui qui se tait. « Comment dire les silences au moyen de mots ? Seule la poésie pourrait le faire⁶⁷ », écrit-il encore. Le langage est impuissant à dire ce qui ne pourrait pas même se résumer en un cri : « *il n'y a pas de relations toutes faites entre le tumulte viscéral et les automatismes du langage ; les mots ne s'imposent à la marée pneumatique des mots que par l'intermédiaire de l'image⁶⁸* ». Mais si la parole est renvoyée à l'inconsistance, le langage est renvoyé à l'arbitraire devant le grand traducteur, devant celui qui prend les mots à la lettre. C'est l'expérience que font les membres de l'expédition devant le chef de la flottille de Port-les-Singes : « *Dire son nom, sa profession, — qu'est-ce que cela signifie ? Mais qui es-tu ? Et qu'est-ce que tu es ? Les mots*

⁶¹ Idem.

⁶² R. Daumal, *Le Contre-Ciel*, op.cit., p. 26.

⁶³ Voir Wei Wu Wei, *La Voie négative*, Paris, La Différence, 1977.

⁶⁴ R. Daumal, « Clavicules d'un Grand Jeu poétique », in *Le Contre Ciel*, Paris, « N.R.F. Poésie », Gallimard, 1990, p. 29.

⁶⁵ Wei Wu Wei, *La Voie négative*, op.cit., p. 136.

⁶⁶ R. Daumal, « La Guerre Sainte », in *Le Contre-Ciel*, op.cit., p. 204.

⁶⁷ *Le Mont Analogue*, op. cit., p. 47.

⁶⁸ R. Daumal, *Le Contre-Ciel*, op.cit., p. 40.

que nous prononçons — nous n'en avons pas d'autres — étaient sans vie, répugnants ou ridicules comme des cadavres. Nous savions que désormais, devant les guides du Mont Analogue, nous ne pourrions plus nous payer de mots⁶⁹ ». Il y a ce sentiment d'un langage devenu étrange, qui aurait perdu sa valeur d'échange. Or, la valeur d'échange, c'est le « peradam », qui ne peut se référer à rien si ce n'est qu'il ressemble à un cristal courbe et que ses étymologies sont contradictoires et multiples. L'expédition vers le Mont Analogue prend la forme d'une quête du Logos (c'est le nom, inversé, du chef de l'expédition) ou de la langue primordiale. C'est aussi ce que cherchait probablement Daumal dans la langue sanskrite.

Mais si le défaut des langues alimente une nostalgie, il nourrit la création poétique et l'invention verbale, car c'est dans le manque à dire que s'inscrit la parole — ludique — du poète. Port-des-Singes, patrie imaginaire proche du logos retrouvé, établit des rapports nouveaux entre le mot et la chose, inventant des choses nouvelles, des animaux, des êtres nouveaux, ayant le pouvoir de faire naître un autre réel. C'est l'origine du bestiaire merveilleux et de la flore qui hantent les lieux, tels « *le liseron arborescent* », « *le lycoperdon incendiaire* », « *le buisson parlant* », « *l'iule-cerveau* », « *le lézard-cyclope* », « *la chenille aéronaute*⁷⁰ ».

Fuyant l'arbitraire du signe, le domaine du simulacre et des expressions « *ourobore* » — ou « *qui se mordent la queue* » —, l'explorateur de cette contrée étrange est amené à perdre son langage et les représentations qui y sont attachées, et à renommer les choses :

Pourquoi ce nom de Port-des-Singes alors qu'il n'y avait pas un seul quadrumane dans la région ? Je ne sais pas trop, mais cette appellation faisait ressurgir en moi, peu plaisamment, tout mon héritage d'occidental du XXe siècle — curieux, imitateur, impudique et agité⁷¹ ».

Dans *Le Contre-Ciel*, Daumal souligne l'écart infranchissable entre le langage et la vérité vers laquelle il s'efforce.

Toujours sur le point d'être prononcée, cette Évidence est la Parole unique et suprême, qui n'est jamais dite, mais qui se cache derrière les mots des poètes et les soutient. Si le Poète prononçait ce mot, le monde entier serait son Poème ; il aurait anéanti le monde en le recréant en soi. L'interdiction de prononcer les grands mots sacrés veut dire cette puissance terrible du Verbe, et l'impuissance humaine de notre parole⁷².

Conclusion.

Dans le contexte de la crise du langage initié lors de la première moitié du XXe siècle, René Daumal a écrit le début d'un conte philosophique qui narre une épopée spirituelle dont le récit a été interrompu par la mort de l'auteur. Nous ne pouvons qu'être sensibles aujourd'hui à un texte qui laisse le lecteur au seuil du mystère, tout en abordant de manière ludique et sensible ce que pourrait être une pérégrination spirituelle dans un contexte occidental, mais non chrétien.

Lydie Parisse
Maîtresse de conférences HDR
Université de Toulouse 2

Pour citer cet article : Lydie Parisse, « *Le Mont analogue* de René Daumal. Un récit d'exploration spirituelle », A. Kricka, N. Solonko (éd.), Paris, Cerf, « Patrimoines », 2022, p. 86-95.

⁶⁹ *Le Mont Analogue*, op.cit. p. 112.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 53.

⁷¹ *Ibid.*, p. 113.

⁷² R. Daumal, « Clavicules d'un Grand Jeu poétique », in *Le Contre Ciel*, op.cit., p. 29.